

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 30

Artikel: Coins de chez nous : le vallon de la Deneyriaz
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Les abonnements encore non payés
seront pris en remboursement pour le
31 juillet.**

Sommaire du Numéro du 24 juillet 1920. — Coins de
chez nous : Le vallon de la Denevriaz
(Jean des Sapins). — Lo Vilhio Dèvesa : On écho
qu'è grindzo (Marc à Louis). — Lecture de canicule.
— Deux anecdotes authentiques. — Victime de la
chaleur. — Le faire-part. — FEUILLETON : Fumée,
suite (B. Dumur).



COINS DE CHEZ NOUS

Le vallon de la Denevriaz.

CEST dans l'enchantement du printemps
montagnard qu'il faut le parcourir. Le
pittoresque vallon de la Denevriaz, blotti
entre le mont de la Mayaz et les crêtes abruptes du
Chasseron. Après avoir quitté les gorges de Cova-
tannaz et traversé le hameau du Château puis la
côte ensoleillée des Rasses, le promeneur s'engage
dans la forêt de sapins qui s'étend là, aux flancs
de la montagne, pareille à un rideau. Il erre long-
temps sur les sentiers à peine tracés, puis sort tout
à coup de l'ombre pour gravir le vaste pâturage
qui le conduit au sommet du Chasseron.

Si, depuis ce belvédère la vue du Plateau l'attire
— du Plateau parsemé de collines au pied desquel-
les se nichent les villages dont on distingue à peine
les vieux toits — et si les lacs brillent d'un vif
éclat tandis que la grandiose ceinture des Alpes
ferme l'horizon, son regard ne s'arrête pas moins
sur les croupes arrondies du Jura, toutes couvertes
de forêts et de pâturages où l'on voit, ça et là un
chalet qui fume. Et c'est toujours le même paysage
qui s'étend à l'infini jusque là-bas, tout là-bas vers
le Nord, où l'on aperçoit, par les temps clairs, les
larges toits rouges de la Chaux-de-Fonds.

Et puis le regard revient bientôt au cercle fami-
lier des montagnes. L'horizon se rétrécit et l'on
voit mieux le paysage voisin : la haute crête du
Suchet avec une ou deux taches de neige sur le
revers, la chaîne des Aiguilles hérissée de sapins et
les pittoresques vallons qui zig-zaguent en tous sens
au milieu desquels les gros villages industriels du
haut Jura mettent leur tache claire : Bullet, L'Au-
berson, Sainte-Croix. Mais ce qui attire et retient
le regard, c'est le vallon de la Denevriaz avec son
pâturage fleuri, ses vieux chalets — Denevriaz-
dessus et Denevriaz-dessous — au bas de la pente,
et surtout sa petite rivière qui cascade entre les
pierres et disparaît parfois aux regards. Pour l'at-
teindre — ce vallon — il suffit de longer la longue
arête de rochers abrupts qui, du Chasseron, s'in-
cline vers le nord. On passe bientôt dans une forêt
où aucun sentier n'est tracé. Les arbres y devien-

nent rares à cause de l'altitude : ce sont de vieux
sapins rabougris, usés par le vent, l'orage et les ra-
fales. Des troncs gisent à terre; d'autres dressent
vers le ciel leurs longs bras décharnés au-dessous
desquels pendent, ça et là, pareils à des barbes, les
lichens verdâtres. Des branches à demi-brisées se
détachent lentement de la tige jusqu'au moment où
un coup de joran les jettera brutalement sur le sol.

Soudain la forêt finit. Vous longez la crête et
vous vous engagez sur la pente fleurie d'anémones
d'un blanc velouté, de gentianes au calice profond,
d'arnicas jaunes comme l'or et d'orchis vanillés au
bonnet grenat. Le sentier se dessine à peine et, à
gauche, on entend le bruit de l'eau : c'est la source.
La Denevriaz sort de terre, se fraie un passage en-
tre les herbes et creuse peu à peu son lit en roul-
lant devant elle les cailloux qui lui font obstacle
et les branches des buissons qui se mettent en tra-
vers de sa route. Elle s'en va, gaie, joyeuse et
pimpante sous le grand soleil, tandis que sur ses
bords les fleurs s'inclinent comme pour la saluer
au passage. Bientôt elle se perd dans un bouquet
de bois puis réapparaît à la lumière. Et de temps
à autre un nuage blanc se lève à l'horizon; il est
suivi d'autres nuages qui passent dans le ciel, len-
tement, comme un troupeau au-dessus de la belle
montagne. La petite rivière suit son cours. Le so-
leil met des plaques d'argent sur son onde limpide
et, comme pour mieux se faire admirer, elle forme
de nombreux méandres dans l'herbe haute.

A gauche et à droite, les pentes escarpées l'ac-
compagnent tout le long de sa course. Ici, ce sont
les hauts rochers, presque verticaux du Chasseron,
où ne croissent que de rares plantes et quelques
buissons rabougris. Il y a là des anfractuosités de
rochers, pour la plupart inexplorées, et les vieux
chasseurs de la contrée vous affirment que, de
temps à autre, on y tue un chamois — tout comme
dans les Alpes.

A mesure que le soleil monte à l'horizon, ses
rayons fouillent les combes ignorées et les retraites
ombres de la petite vallée. Et maintenant qu'il
est haut dans le ciel, il fait briller d'un vif éclat
les Roches blanches qui — face au Chasseron —
s'avancent comme pour fermer toutes les issues. De
distance en distance, il y a une ceinture de sapins,
puis de nouveau on aperçoit la tache bleu-pâle des
rochers nus.

A mesure que l'on descend le sentier qui zig-
zague au milieu des pierres et des touffes d'herbe,
on distingue mieux le chalet avec son vieux toit de
bardeaux que l'on remplace peu à peu par des pla-
ques de zinc. Les vaches sont à l'étable; le boyev-
ron les a rassemblées, car le moment est venu de
traire. Aussitôt les vachers se mettent au travail.
D'abord ils changent de vêtements et placent sur
leur tête une petite calotte de cuir toute couverte
de poils de vaches. A leur ceinture, ils attachent
la chaise à traire au placet rond — la chaise à
traire qui n'a qu'un pied. Puis le seillon solidement
tenu entre les genoux, la tête enfoncée dans le flanc
de la bête et les doigts ramassés sous la tétine, on
les voit bientôt faire jaillir un filet blanc qui tombe
avec bruit et qui bientôt fait de l'écume. C'est le
moment choisi par les promeneurs pour venir
boire, dans de larges bols en terre cuite, ce bon
lait de montagne qui vous désaltère et dont la
mousse vous reste aux lèvres. Et puis, si vous avez
bon appétit, vous mangerez la crème qu'on lève,

avec une cuiller de bois, sur les grands baquets de
la chambre à lait; le beurre qui repose par grosses
mottes dans l'eau courante; le fromage du Jura, le
meilleur de tous, que l'on sale et retourne souvent
dans la cave bien fraîche.

On prend plaisir à s'attarder dans ce chalet
perdu de la montagne, au milieu de ces braves
gens qui vous reçoivent sans bruit, tout simple-
ment, avec cette bonne hospitalité jurassienne con-
nue de tous.

Mais le temps passe. Déjà les vaches sortent de
l'étable pour se répandre de nouveau dans la val-
lée. Maintenant le mont de la Mayaz est en plein
soleil et tout près, sur le pâturage des Sallières, on
voit un grand troupeau. Le vent apporte, de temps
à autre, le bruit des sonnaillies et les belles vaches
semblent de petites taches jaunes se mouvant sur la
vaste prairie qui monte à l'assaut du Chasseron.

La Denevriaz, qui chantait tout à l'heure entre
les cailloux et qui faisait miroiter au soleil ses per-
les de cristal, disparaît soudain dans les rochers
avec un bruit sourd. Elle creuse profondément son
lit dans une gorge encaissée et boisée. Au fond du
ravin, on l'entend sauter de cascade en cascade.
Plus de fleurs sur ses rives, plus de rayons de so-
leil pour étoiler sa surface mobile — rien que l'é-
cume entre les gros blocs ! Au-dessus d'elle, les
grands sapins dressent leurs fûts énormes où la ré-
sine pleure. Les branches supérieures s'entrelacent
et quelquefois, quand le vent fait rage et qu'il tord
violemment la cime des arbres, on entend un cra-
quement : c'est une branche sèche qui se brise, se
balance un moment puis s'abat sur le sol.

Mais voici que la Denevriaz est au terme de sa
course. Pour un instant elle quitte la forêt et re-
prend contact avec la lumière, puis elle se préci-
pité brusquement dans la Noiraigue qui l'engloutit.
C'est ainsi que ses eaux descendent le vallon de
Noirvaux, passent près de la Roche Percée et sont
entraînées, à travers le vallon de Buttes, dans l'A-
reuse qui poursuit sa course vers le lac de Neuchâ-
tel.

Quand vient le soir, un beau soir d'été, le petit
vallon de la Denevriaz s'endort dans la lumière qui
décline. Les nuages en promenade ont disparu du
ciel où les premières étoiles commencent à s'allu-
mer. Fermé de tous côtés par les rochers, isolé du
reste du monde, il a sa vie bien à soi et personne,
heureusement, ne pourra lui changer sa nature et
son pittoresque. Ce coin de terre jurassienne con-
servera sa fraîcheur et sa beauté justement parce
qu'il est éloigné des grandes routes et des chemins
de fer de montagne. Pour le découvrir, il faut faire
deux heures de marche si l'on vient de Ste-Croix
par Noirvaux, et l'on doit franchir la même dis-
tance en passant par les Rasses et le Chasseron.

Sa flore est d'une grande richesse — l'une des
plus belles de la contrée. On y acclimaterait sûre-
ment le rhododendron — comme à la Dent de Vau-
lion, du reste — et l'edelweiss qui, dans tout le
Jura, ne croît que sur le rocher nu de la Dôle,
prendrait peut-être racine sur les pentes abruptes
qui lui font une ceinture.

Frais vallon de la Denevriaz qu'on quitte à re-
gret, que ne donnerait-on pas, lorsqu'on est au loin,
pour voir flotter un peu de fumée bleue au-dessus
des toits de tes vieux chalets !

Jean des Sapins.